

# LE COURRIER CATALAN

GAZETTE D'INFORMATION BI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 71, Rue de Rennes, Paris (VI<sup>e</sup>)

Abonnement Annuel : France : 35 fr. — Etranger : 50 fr.

4<sup>e</sup> ANNEE | N<sup>o</sup> 67-68 |

1<sup>er</sup> MARS 1927

## PETITES & GRANDES NOUVELLES

**CONDAMNATION.** — Un Conseil de guerre réuni à Barcelone a condamné M. Miquel Ferrer à trois ans de prison, inculpé d'avoir collaboré à la préparation de l'armée libératrice catalane.

**CONTRE UN JOURNALISTE.** — M. Villar Ponte, de la Corogne, a été emprisonné pour avoir écrit un article qui défendait le régionalisme galicien. M. Villar Ponte appartient à l'Académie galicienne.

**DÉFENSE DE JOUER LA MARSEILLAISE.** — Les autorités militaires de Vilafranca del Penadès firent interrompre soudainement la Marseillaise que l'on jouait au théâtre de ladite ville pendant la projection du film Scaramouche. Le peuple avait longuement applaudi l'hymne républicain.

**CRISE PARTIELLE.** — M. Yanguas, ministre des affaires étrangères de l'Espagne, a donné, le 21 février, sa démission, qui a été acceptée. Le président du directoire s'est chargé du portefeuille des affaires étrangères. Des personnes bien informées nous affirment que M. Yanguas aurait été tout simplement chassé du cabinet comme l'on chasse un domestique.

**RAPPORTS UNIVERSITAIRES.** — M. Laignel-Lavastine, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, a donné, à la Faculté de Médecine de Barcelone, plusieurs conférences qui ont réuni l'élite du corps médical catalan. Un professeur de l'Université de Barcelone des plus notoires, M. Trias de Bes, professeur de Droit International, est venu à Paris donner une conférence sur le Droit International privé en Espagne, à la Faculté de Droit. M. Trias de Bes avait été invité par l'Institut des Hautes Etudes Internationales, que préside le professeur Lapradelle.

**LA QUESTION DE TANGER.** — Une nouvelle conférence sur Tanger est ouverte à Paris. Au sujet des pourparlers qui sont en cours actuellement entre les délégués français et espagnols, le Daily Telegraph de Londres estime que pour le gouvernement britannique, la plus inadmissible des prétentions espagnoles est celle qui aurait pour effet de séparer la ville même de Tanger de son hinterland actuel et qui, en enlevant les pouvoirs au présent comité de contrôle, confierait à l'Espagne seule le soin de défendre la neutralité et la sécurité de Tanger. « Aucune défense effective du port, dit le journal, ne serait possible sans un périmètre suffisamment étendu et il serait indispensable pour les intérêts de la colonie qu'un contrôle consulaire fût maintenu pour obvier éventuellement à toute mauvaise administration. »

**CONSEILS DE GUERRE.** — A Pampelonne s'est réuni un conseil de guerre pour juger les inculpés de l'affaire de Vera. La presse espagnole a été empêchée d'en donner les résultats. On a vu également à Madrid le procès contre les généraux Weyler et Aguilera et contre les autres inculpés du complot dit de la « Saint-Jean ». La censure a également empêché la presse d'en parler.

**CRISES PROVINCIALES ET MUNICIPALES.** — Tous les conseillers généraux de Guipuzcoa, lesquels, comme on le sait, n'avaient pas été révoqués par le directoire, ont été forcés de présenter leur démission. En Catalogne, les crises au sein des municipalités continuent à être très fréquentes.

**EN LIBERTÉ.** — Angel Pestana, le chef syndicaliste connu, qui avait été arrêté parce qu'on le soupçonnait d'avoir collaboré au complot de M. Macià a été mis en liberté, faute de preuves.

**CONTRE LA PRESSE.** — Le grand quotidien barcelonais, La Veu de Catalunya et le Diario de Lerida ont été punis d'amende pour avoir donné des nouvelles qui avaient été supprimées par la censure. La censure est toujours très rigoureuse pour les journaux catalans.

**LES CONDAMNÉS DE GARRAF.** — Deux des condamnés pour le procès de Garraf, les jeunes Garriga et Julià ont été transférés au bagne de San Miquel de los Reyes. Ferrer et Badia sont à Alcalá de Henaes. Le jeune Emile Garnier, déclaré acquitté par le conseil de guerre, est toujours détenu à Barcelone. On sait que Garnier est de nationalité française.

**UNE MÉDAILLE A MGR CARSELADE.** — Les Jeux Floraux de Barcelone ont adhéré à l'hommage que les Roussillonnais se proposent de rendre à l'évêque de Perpignan, en frappant une médaille commémorative de la restauration de l'église de Saint-Martin, du Canigou. Les Jeux Floraux de Barcelone ont ouvert dans la capitale catalane une souscription pour contribuer à cet hommage.

## APRÈS LE PROCÈS MACIÀ

La fin du procès de Macià nous pousse à faire quelques commentaires sur sa tentative révolutionnaire et sur les conséquences qu'elle a eues.

Nous voyons, en premier lieu, dans l'acte de M. Francesc Macià et de ses compagnons, un geste de dignité. La résistance passive est bien une attitude digne pour un peuple opprimé, mais elle n'est pas suffisante. Cette attitude peut convenir à la masse de ce peuple, et c'est déjà beaucoup si elle sait l'adopter et s'y tenir. Mais il faut que les hommes qui sont à l'avant-garde du mouvement soient décidés à prendre l'offensive : offensive dans le champ des idées (propagande) et offensive, s'il le faut, sur le champ de bataille.

Était-ce nécessaire dans la situation actuelle de la Catalogne ? Au moment de répondre, on se sent porté à la comparer avec d'autres nations opprimées. Alors on se dira, peut-être, qu'il y a d'autres peuples réduits à une condition analogue ou même pire, et qui pourtant n'ont pas tenté de recourir aux armes pour se débarrasser de leurs oppresseurs. Une telle opinion ne peut procéder que d'une connaissance insuffisante de la splendeur de liberté dont a joui jadis la Catalogne et de la servitude dont elle est accablée aujourd'hui. Elle a été depuis le moyen âge une nation libre et souveraine, essentiellement démocratique. Même après son union à la Castille sous la couronne des Habsbourg, elle a conservé ses libertés, et ce n'est que sous le premier Bourbon qu'elle les a perdues. Lorsque les Catalans recommençaient à goûter quelques vagues prémices de souveraineté grâce au fonctionnement de la Mancomunitat, lorsqu'ils fondaient des institutions de culture et pouvaient, dans une certaine mesure, les régir et les développer, voilà que survient la dictature : toute leur œuvre de redressement politique et culturel est violemment détruite, leur langue persécutée et leur idéal bafoué. Cela serait suffisant pour justifier le recours à la force. La violence appelle la violence ; et lorsqu'un peuple a affaire à des gens qui restent sourds à la voix de la raison et même à la voix du sentiment fraternel — pendant longtemps les représentants du catalanisme ont cherché sincèrement à réveiller ce sentiment chez les Espagnols — il n'y a plus d'autre issue que l'appel à l'opinion étrangère et la révolte.

L'opinion étrangère a-t-elle répondu à l'appel de la Catalogne ? Des voix de sympathie se sont levées, dans les pays de l'Europe et de l'Amérique, à l'égard de la Catalogne. C'est certain. Mais la justice de la cause catalane exigeait une plus puissante et plus unanime protestation. Dans ce sens, la tentative de Macià a été de la plus grande efficacité. Toute la propagande organisée par les Catalans à l'étranger, bien qu'elle eût été très intensifiée dans ces dernières années, n'a pas réussi à donner à leur problème le retentissement que la découverte du complot et le procès de Macià et ses compagnons ont donné. L'acte du colonel catalan n'aurait-il eu aucun résultat qu'il serait déjà de la plus haute transcendence.

Un autre résultat important de la tentative insurrectionnelle est celui d'avoir fait comprendre aux Espagnols que leur confiance en l'esprit pacifique des Catalans était injustifiée. C'était une idée, très répandue dans les milieux espagnols que, quoi qu'on fit, la Catalogne n'aurait jamais recours aux armes. A présent, le sou-

venir de Cuba s'est réveillé, du moins pour un temps, avec une intensité poignante. Malheureusement, tous les Espagnols n'ont pas su comprendre l'avertissement. Et parmi ces derniers se trouve Primo de Rivera : la découverte du complot a coïncidé avec de nouvelles vexations contre les Catalans.

Quant à ceux-ci, ils ont salué avec un soupir de joie la nouvelle que Macià s'était enfin décidé à exécuter ses projets de révolte. L'insuccès du complot n'a pas su effacer le sentiment d'orgueil et de satisfaction qui a rempli le cœur des Catalans en songeant que quelques milliers de leurs frères se disposaient déjà à commencer la guerre de libération. Tout Catalan s'est senti un soldat de la nouvelle armée, et, certes, Macià ne se trompait pas lorsqu'il assurait que, dès qu'il serait rentré en Catalogne avec ses premiers contingents, son armée augmenterait rapidement. Non seulement ses partisans directs, qui n'attendaient que son arrivée, non seulement les partis ouvriers, qui étaient disposés à faire éclater immédiatement une grève générale dans toute la Catalogne pour favoriser la révolte, mais tous les milieux catalans auraient donné à Macià un appui décidé.

Une pétition circule pour obtenir qu'il soit sursis à l'expulsion de Macià et de ses compagnons.

Cette pétition, qui a déjà obtenu de très nombreux suffrages, est rédigée comme suit :

*Les soussignés, interprètes de l'émotion publique dont la sympathie est acquise au noble Colonel Macià et à ses courageux compagnons aujourd'hui sous le coup d'une mesure d'expulsion à bref délai ;*

*Estiment que le Gouvernement Français, qui après l'arrestation des conjurés catalans et leur procès est au-dessus de tout reproche de complaisance ou de faiblesse, s'honorerait aujourd'hui en sursoyant à exécuter une décision qui frapperait injustement des proscrits comptant parmi les plus fervents et les plus fidèles amis de notre pays, et devant à ce titre — plus que tous autres — bénéficier d'un droit d'asile qui est la plus belle tradition de la France Républicaine.*

La colonie catalane de Paris et nombre de Français sympathisants ont offert, le 18 février, aux Grands Salons de la Rive Gauche, un banquet en hommage des avocats défenseurs, des témoins et des inculpés du procès Macià. Ce fut une très belle fête où, comme le disait le Journal du lendemain, « les dix-sept inculpés étaient séparés, non plus comme devant la 12<sup>e</sup> chambre correctionnelle, par des gardes municipaux, mais par de charmantes dames catalanes et parisiennes ». « Pour quelques heures, ajoute le même journal, ils oublièrent la tristesse qu'ils éprouvent à la pensée que mardi prochain expire le délai de grâce qui leur a été accordé pour quitter la France. »

A la table d'honneur, M. Francesc Macià, en jaquette, était entouré de M<sup>rs</sup> Henri Torrès, Zévaès, Pierre Leewel, Lionel Nastorg, Raphaël Adad. On chanta la Marseillaise et les Segadors. Des toasts furent portés en l'honneur de Macià et de ses compagnons, en l'honneur de la France hospitalière et de la Catalogne libérée.

## Un manifeste de M. Francesc Macià

Aussitôt remis en liberté, M. Francesc Macià a adressé un manifeste à ses compatriotes, tant en son nom personnel qu'au nom de ses soldats. En voici la traduction intégrale :

**Catalans :** Nous, volontaires de l'armée catalane qui, au mois de novembre, allions franchir la frontière pour lutter et mourir, s'il le fallait, pour la liberté et l'indépendance de la Catalogne, nous sentons aujourd'hui le devoir et la nécessité de vous adresser ces quelques mots.

Il semblait, depuis quelque temps, que nous étions séparés de vous par le silence. Ce n'était pas, pourtant, un silence de mort et d'oubli, mais celui d'une gestation qui nous rapprochait davantage.

C'est que nous travaillions sans relâche pour pouvoir enfin vous parler un langage plus éloquent et plus clair aux oreilles des amis et des ennemis, le langage de l'action, le seul digne, le seul seyant sur les lèvres de ceux qui, comme nous, subissent l'oppression et l'esclavage.

C'est pour cela que, pendant les deux dernières années, nous n'avons cessé de négocier, de préparer, de combiner notre propagande et notre organisa-

tion ; nous nous sommes abouchés avec d'autres éléments révolutionnaires, nous nous sommes procuré des ressources économiques et militaires ; bref, nous avons accompli tout ce qui a été en notre pouvoir pour réaliser notre idéal. Cette réalisation a avorté par suite d'un accident malheureux qui l'a fait s'évanouir entre nos doigts au moment où nous allions la mener à bon terme.

Vous pouvez supposer que nous avons passé des moments terribles et que nous sommes tombés du plus grand optimisme et de la joie la plus parfaite dans la tristesse et dans l'angoisse les plus amères. Nous nous sommes sentis tant de fois politiquement incompris ! Nous avons senti autour de nous tant de méfiance, même de la part de certains de nos frères qui ne savaient pas et qui, naturellement, ne pouvaient pas savoir ce que nous préparions en secret ! Nous avons senti tant de murmures s'élever contre nous ! Nous avons été criblés d'insinuations si blessantes ! Nous avons frappé à tant de portes fraternelles qui ne se sont pas ouvertes. Nous avons tendu la main, pour la Catalogne, tant de fois en vain !

Et n'eût été la générosité exemplaire de nos frères résidant en Amérique, combien de fois ne nous serions-nous pas trouvés dans des situations désolantes.

Jamais néanmoins, pas un seul moment, nous ne nous sommes laissés abattre, ni nous n'avons perdu notre confiance la plus absolue dans le succès final, que nous avons toujours fondé sur notre foi en la Catalogne.

C'est cette même foi qui nous soutient encore, vivifiée par la douleur, et qui nous rapproche chaque jour davantage de notre idéal de liberté. Même prisonniers comme nous le sommes, nous sentons cette foi plus inébranlable que jamais et nous voudrions que nos frères catalans, ceux qui vivent relativement libres dans notre cher pays, pussent en dire de même s'ils jettent un regard autour d'eux et s'ils considèrent qu'ils sont prisonniers dans une geôle bien plus terrible que la nôtre ; car notre prison purifie, fortifie, exalte. Leur prison, à eux, avilit, atrophie et tue.

C'est mus par cette foi que, voyant à un moment donné l'impossibilité d'accomplir quelque chose de décisif pour la délivrance de la Catalogne, au moyen d'alliances avec d'autres partis révolutionnaires (desquels, avant tout accord sur le programme minimum, relatif aux questions communes, nous exigeons la reconnaissance de l'indépendance de la Catalogne), nous avons cru nécessaire d'entreprendre quelque chose de moins vaste, avec nos propres forces. Nous avons décidé d'agir ainsi, convaincus que lorsque nous déploierions notre drapeau sang et or à l'étoile unique, les Catalans sauraient suppléer à l'aide matérielle que nous avions espérée d'abord des autres, par un plus grand effort moral et un plus grand enthousiasme.

Il fallait pourtant que cet effort ne fût point trop mince, pour nous éviter d'aller à un sacrifice stérile et qui, aux yeux du monde et de la Catalogne elle-même, aurait pu paraître comme le geste de quelques jeunes gens qui, sans en mesurer les conséquences, marchaient à un suicide de profit nul pour la Catalogne et même pour sa dignité.

Évaluant donc les moyens sur lesquels nous comptions, les hommes dont nous étions sûrs et les préparatifs que nous avions faits pendant ces deux dernières années, tant sur le terrain politique (car il faudrait donner à la Catalogne une constitution provisoire dès le premier jour de la Révolution), que sur le terrain militaire, nous vîmes que nous pouvions nous lancer dans une aventure honorable et suffisante pour provoquer une forte commotion en Catalogne et en Espagne. Ce serait l'étincelle qui produirait un soulèvement général de la Catalogne (nous savions que ce soulèvement se serait produit grâce à nos gens et à ceux d'autres secteurs qui nous attendraient) et des séditions partielles en divers lieux de l'Espagne, provoquées par ces alliés auxquels nous avons fait allusion et qui devaient collaborer à notre mouvement révolutionnaire.

Nous avons appelé nos hommes sous un prétexte quelconque ; ils ont tout de suite pressenti de quoi il s'agissait. Et ce fut l'une de nos plus vives joies de constater que non seulement il ne se produisit pas dans nos rangs le pourcentage de défections prévu, mais que le nombre de nos adhérents s'était accru et que nos amis nous en amenaient de nouveaux, s'enrôlant pour délivrer la Catalogne. Et cela dans une telle proportion que beaucoup de ceux qui devaient quitter nos sections de Catalogne pour nous rejoindre en France, purent rester chez eux et y attendre, pour se mobiliser, notre première attaque à la frontière.

Tout étant déjà préparé, considérant que beaucoup des nôtres n'avaient jamais fait la guerre, nous crûmes opportun de chercher des hommes qui en connussent bien la technique ; par l'intermédiaire de l'un de nos organisateurs, nous enrôlâmes une soixantaine d'Italiens, hommes vaillants et idéalistes, dont certains avaient déjà pris part à plus d'une guerre et qui venaient à nous avec une générosité exemplaire. Nous les enrôlâmes tant pour manier les mitrailleuses et autres engins de guerre que pour encadrer une partie de nos troupes.

L'ordre de mobilisation fut donné et, le 3 octobre, le premier groupe quitta Paris ; de diverses gares et par des lignes différentes, en trois jours, se mobilisèrent tous les hommes provenant de diverses régions de France, qui devaient passer la frontière.

L'enthousiasme fervent, nous osons dire mystique, la joie avec laquelle tout le monde parlait vers la frontière était le meilleur augure de notre victoire.

A cette même date, oh malheur ! se perpétua la dénonciation vile et criminelle qui devait déflorer une entreprise aussi sublime que celle que nous allions réaliser avec un idéalisme sacré. Cette délation fut l'œuvre d'un Italien qui, informé de l'enrôlement de ses compatriotes, nous dénonça à la police française.

Par suite de cette dénonciation, en même temps que notre premier contingent, des agents secrets partirent de Paris pour observer ce qui se passait. Lorsqu'ils se rendirent compte de quoi il s'agissait, ils télégraphièrent à Paris et à toutes les préfectures que l'affaire pouvait intéresser, provoquant, pour nous disperser, une véritable mobilisation des forces de la police et de la gendarmerie qui arrêtaient bon nombre de nos expéditionnaires. Beaucoup, néanmoins, eurent la chance de leur échapper, soit par la fuite, soit, mis au courant de notre infortune, en s'abstenant de se mobiliser.